



VALÉRIE PRESQU'ÎLE

UN GEANT DANS LE CHAUDRON

1982. Michel Platini était peut-être mon héros punk. Je ne sais plus. Je ne me souviens pas du punk en 1982 mais très bien de Michel Platini. J'étais moins âgée que son numéro et je ne sais plus qui portait mon âge sur son maillot. On regarde les numéros. Jusqu'à Platini. Après on est trop vieux.

Michel Platini était peut-être mon héros punk. Mais je ne savais pas ce qu'était le punk. Mais Michel Platini c'était la liberté. Les chaussettes toujours baissées. Le maillot jamais rentré. Et tant pis pour le jeu. J'avais mon héros.

Mon tee-shirt Espana 82 avec une orange souriante sur mon torse. Et tant pis pour le jeu. Je baisse mes chaussettes, je suis libre.

BAAL

AU JE.

Jouisseuse jusqu'au bout du malheur, marche sur ma tête, marche sur ma tête, marche, et piétine mon cœur, appuyé là où ça fait mal, cherche du doigt la douleur jusqu'à l'os car la chair lâche et l'âme fuit par les interstices bleus des persiennes, lieux désertés, souvenirs usés, ce qui fut et jamais la possibilité de revenir, c'est fait, c'est fini, sous l'eau, noyée, manipulation, dans la main serré le coeur étouffe, oiseau frileux qu'on tue, si dérisoire, l'amour, la faille est trop large alors s'engouffre dans les miennes, crevasse de givre et de gel, se souvient-elle de nos neiges et de nos déserts, crever de peur de vivre, je règle mes comptes avec le temps passé perdu, j'écris sur ce qui lui appartient, je sens ces doigts sous les miens, la digitalité du sang, c'est dans le sang qu'il faut chercher le sens, je sors par la porte entrouverte. Froide démente, torture tordue,

pourtant fille verte, j'entends bien, je sais que je ne sais rien, le doute, elle sait qui et où je suis. Je m'élançe. Le vide me suspend et l'air flotte autour de moi, mon corps vierge et creux, je suis les cygnes au-dessus de la ville vieille, je remonte le Rhône, ma ville où chaque coin de rue est un souvenir, digne dans ses efforts à perdurer. Depuis longtemps l'innocence est morte et le malheur n'excuse pas tout. Je tournerai d'autres pages. J'en ai de plus lourdes à tourner. Ni oubli, ni indifférence, ni revanche, ni faute, bataille sordide, dérision. Sauter dans le vide mais la bêche des pompiers assure la chute. Je ne peux m'excuser d'aimer avec force et foi cette vie terriblement et banalement absurde. La guerre a fui avec elle. Le calme en moi joue des harpes franches. Evidemment il n'y aura aucune révolution. La violence. Elle l'a prise avec elle, sous son bras, sur sa langue, dans ses mains d'algues lentes, mon ennemi intime, poison, que le don soit, que le règne arrive, ma souveraine, je vous ai tant aimée, madame, il pleut, pas d'orage, juste la lourde agonie des amours mortes, à la saignée des saisons, je m'efforce, je m'efforce, et me blottis dans l'ombre de vaines et belles certitudes. Je passe au bûcher mes vanités. Serais-je humble ? Le ciel prend feu, l'hiver m'étreint, je prends fin, je renais.

JEROME B.

GRONDE

Assis sur le toit d'un monde,
Le géant vert est en colère,
D'une colère qui le nourrit.
Arrosé par la source de l'abandon,
Secoué par le vent de la solitude,
Il est devenu plus fort,
Plus résistant aux attaques de la vie.
Dans son pot d'argile,
le géant vert s'inquiète,
Angoissé de finir en serre,
A l'étroit sous ce plafond de verre.
Terrifié de manquer de cette chlorophylle,
Du soleil de la liberté,
Pétrifié de ne plus laisser les nuages,
Rythmer ses joies et ses peurs.
Le géant vert est devenu si grand,
Que ses branches sont proches du danger des éclairs.
Bien trop grand pour nourrir des feuilles,
Qui mettrait un petit à l'abri.
Juste parfois une balançoire qui le divertit.
Le géant d'argile,
sous terre à des racines vertes,
Accroché à sa terre, il sourit.

ANARCOCOCHINO

EMPORTE TA FAUX !

- Moi aussi je suis vieux comme l'hiver.

En refermant le recueil, il n'y avait aucun risque pour que se reflât dans ses yeux usés et vitreux la moindre luminescence de ses ongles de pieds durs, jaunâtres et cornés. Il en était là à se lamenter sur la déchéance poétique de son corps. Le livre reposait sur un des plis de son ventre et il regardait ses pieds lui signifier en pleine face la clôture définitive et irrémédiable de son dossier « jeunesse ». Mais même jeune il n'avait pas su travailler sa mémoire. Quelle importance alors que son corps se racornit puisque, même en fin de lecture, il n'était plus capable de se souvenir du nom de ce poète, pourtant une peinture au XVIII^{ème}. Non, il se souvenait seulement, vieux con qu'il se sentait, de sa jeunesse. Et cette seule pensée l'horrifiait puisqu'elle venait de voir le jour d'un esprit vieux et radoteur.

- Une idée de vieux qui se lamente sur sa jeunesse déchuée : c'est éculé, bon dieu que c'est affreux !

Sa jeunesse remontait dans son présent comme une vague lasse de ne jamais s'échouer, sans jamais se briser en mille éclats d'écumes. Des souvenirs stupides comme la découverte d'une pièce Napoléon III trouvée dans un caniveau, ou les premières apparitions de Monsieur Propre puis du Géant Vert qui ne devinrent jamais, oh déception, les nouveaux compagnons des Quatre Fantastiques. Un jeune au crâne chauve. Un jeune qui quand même vieillit. Comme lui, non ? Et un vert de géant plus proche du vert de gris, du pourri, que du vert espérance...

Pour sûr, des idées neuves il en a eu : depuis le bougeoir réalisé en terre cuite en fin de collège jusqu'aux collages jamais aboutis, des idées jeunes, il en a eu autant qu'un curé peut en bénir. Mais ce soir ses pieds lui rappelaient que la pente s'accroissait et qu'il ne laisserait pas la moindre trace de petite notoriété. Les flammèches des bougies effectuaient toujours la même danse lancinante et projetaient leurs auteurs macabres et fantomatiques sur le papier peint au gré de l'air froid qui s'immisçait par les fenêtres disjointées. Encore une idée éculée. Mais n'empêche, c'est lui qui finit le travail hasardeux des bougies, qui sculpte, qui taraude, qui spatule, qui griffe et peaufine ces esquisses fuyantes et mortelles. Finalement, il crée.

- J'en suis réduit à fabriquer péniblement mes propres songes... A quoi peut bien ressembler l'aurole de la honte si celle des saints est une perfection circulaire, lumineuse et transcendante ? Un rire moqueur peut-être... un index pointé, pire, rien au-dessus du crâne chauve, le seul qui là-haut n'aurait rien, preuve suprême céleste de l'échec et de l'indifférence. Monsieur Propre tout chauve et le Géant Vert avec sa tignasse, au moins, ils n'avaient pas besoin de se plaquer les maigres cheveux sur un crâne tâché de vieillesse.

Son front perlait, à moins que ce ne fût la moiteur de sa paume. Pourtant, en saisissant le pistolet, sa main ne tremblait pas.

- Alors, on fait le grand saut ou pas ? Ce n'est pourtant pas le moment, le vieux est toujours debout quoiqu'il dise, et puis à quoi bon écouter le peu de temps qu'il me reste à vivre, c'était à faire quand j'étais jeune. Bon dieu que c'est mauvais, je suis comme tous les vieux. Mais viens donc vieille garce, puisque je t'invite !..... Tu viendras pas, tu fauches que quand ça te chante. Mais je pourrais aussi te guetter pour voir ton visage, pour savoir si vraiment ça valait la peine de combler tout ce temps à t'attendre par des milliers d'images, de mots, de rencontres, de sons, de notes futiles juste pour « passer le temps ». Il me reste peut-être le meilleur à venir.

Ses pieds ne bronchèrent pas et le fixèrent avec l'aplomb tranquille de circonstance.

- Mes pieds en disent long comme mes ongles.

Il plaça le canon froid sous le menton et le plomb traversa son visage.

Un photographe, un certain Joël Peter Witkin, parvint à tirer quelques clichés de la toile de fond violemment projetée par le suicidé. Un des rares clichés dont il conserva la couleur, des carmins, des camaïeux de parme et de lie de vin... Ils transitèrent *via* diverses publications pour venir heurter le meilleur de la sensibilité de Francis Bacon. Il accoucha à son tour de plusieurs couches de peinture qu'il étira comme jamais à la spatule. Célébrée par la critique comme une œuvre messianique d'origine scatologique dans les deux sens du terme, elle se substitua à la fausse, obsolète et éculée. Une nouvelle allégorie de la mort venait de naître. En France *Le Canard enchaîné* titra : « La grande faucheuse se fait faucher la primeur ». Ni notoriété ni postérité pour le suicidé créateur.

UN GEANT, UN AUTRE

Que faire de cet homme qui me semble faire le double de mon poids et de ma taille ? Que faire de ce monstre, ce géant qui me jette son souffle roque sur la nuque ? Comment me serait-il possible de le faire entrer en moi ? C'est impossible... logiquement et rationnellement impossible. Pourtant tout cela n'a rien de logique ou de rationnel, je le sais bien au fond de moi qu'il ne s'agit que d'un mensonge, une élucubration, une démenche... je le sais bien que c'est logique et rationnel, j'en ai pour preuve tous les autres géants que j'ai déjà laissés entrer en moi. Mais ça ne change rien. Tout ça c'était avant. Avant lui. En lui laissant ma porte grande ouverte je l'ai définitivement fermée à tous les autres. Penser que si je ne l'avais pas laissé me percer le ventre, gémissante, suppliante, qu'il ne s'arrête plus, plus jamais, peut-être que ce soir ce géant-là aurait pu venir en moi... Mais rien à faire. Tous les stratagèmes y sont passés. Se concentrer, ne pas penser à son sexe, ne pas penser à ce bout de lui qui vient me voler un bout de moi, laisser faire, se laisser faire... regarder l'heure... avec un peu de chance dans une demi-heure c'est fini... c'est quoi une demi-heure ? 30 minutes, si l'on compte en secondes voyons... mon dieu ! Ca fait un sacré paquet de secondes ! Ne pas penser aux secondes, penser aux minutes... putain c'est long une minute ! Se détendre, penser à l'après. C'est bien quand même l'après, la cigarette, le calme, les pleurs isolés, inconnus, pendant qu'il dort, pendant qu'il ronfle. Penser à ça : au moment où enfin il va se mettre à ronfler, loin de moi, cette certitude de la solitude... penser à ça et écarter les cuisses, penser à celles qui font ça des centaines de fois par jour (faudrait qu'elles publient une notice), le laisser venir, laisser venir la douleur, l'éloigner de soi et surtout ne pas se dire que lui il ne la ressentira jamais cette déchirure. Le laisser soupirer, gémir dans mon oreille. Qu'est-ce que ça peut me foutre à moi qu'il me dégueule son plaisir dans l'oreille ? Je peux être plus loin que ça, je peux, je l'ai déjà été des dizaines de fois, je peux, je peux, je peux... Réussir à ne pas vomir, avaler encore et encore. Accueillir d'une extrémité, rejeter de l'autre. Retenir cette envie, la garder pour après. La garder pour quand il ronfle. Et puis raconter tout ça la semaine suivante d'une voix monocorde à madame la psy. Madame la psy, tranquillement assise sur son fauteuil à deux milles balles, jambes croisées, stylo à la main, dire ça, ne rien dire, ne pas hurler, retenir, calme. L'écouter me balancer son analyse achetée à la fac, me débiller son savoir livresque, qu'elle se fasse plaisir c'est moi qui paie ! N'empêche que c'est pas elle qui se mord la langue, n'empêche que c'est pas elle qui travestit son cri de douleur en un soupir de plaisir, n'empêche que c'est pas elle qui supplie ce géant pour qu'il éteigne la lumière, pour que ses larmes soient invisibles, et merde c'est toujours pas elle qui se retrouve tremblante et nue face à la cuvette des chiottes en train de dégueuler toute la saleté qu'il lui a foutue dans le ventre !

POURQUOI MUE-T-ON ?

Julien se rappelle très bien de sa mue. Il avait cinq ans et quelques jours lorsqu'en l'espace d'une nuit il perdit les paillettes disposées en étoiles sur son coude. Depuis il en a gardé une recherche toute personnelle de paillettes dans les yeux des filles.

Certaines trichent et en mettent sur leurs paupières. Julien les remarque alors, se souvient des siennes sur son coude, sourit et se dit que sans sa mue il aurait été plus joli, aussi joli qu'une fille.

Tous les garçons n'ont pas cette conscience d'avoir mué.

Les filles, quant à elles, ne le sauront jamais, que le garçon mue de cette mue particulière à l'âge de cinq ans, lorsque le petit homme perd sa peau. Comprendons bien que nous ne parlons pas de la mue commune caractérisée par l'apparition d'un duvet au-dessus de la lèvre supérieure, de poils au menton et d'une modulation

désorganisée de la voix mais de la mue qui « mortellise la vie » selon les mots même de Julien.

Alors il chante, souffle dans un saxophone, une flûte – car il faut bien transformer l'air – gratte une guitare, fait danser les garçons et les filles, rit.

Parfois il parle de sa mue et s'amuse avec négligence de l'incrédulité avec laquelle les filles écoutent ce qui pourrait être pour elles le début du levé de voile de leur ignorance. Mais rien n'y fait. Et lorsque, à court d'arguments, Julien évoque ce que pourrait être un monde fait d'hommes n'ayant jamais mué, elles partent d'un rire gracile.

Pour celles cependant qui écouteront avec gravité les propos de Julien, écho à leur nostalgie d'un monde avec des rêves d'hommes, il reste évidemment les palliatifs imaginaires : cinéma, théâtre, cirque, concert, télévision, lecture, etc. Et pour leur quotidien une quantité de boîtes de maïs et de bidons de javel entassés dans les placards pour chaque jour être transportée sur les épaules d'un géant à travers les étendues de champs de maïs, jusqu'au bout des quatre horizons, et s'y perdre, se mirer dans les carrelages éclatants où miroitent les muscles de Monsieur Propre, caresser son crane luisant et bien d'autres choses encore...

DOCTEUR PEPONE



Un géant noir apparu devant nous, environné d'une végétation luxuriante... (page 325)

NAD TELLAG

J'AI EN VERS,

Geai en verre de Murano
Dont je garde les soupirs,
Géant vert de Médrano
Dont j'aime les sourires,
Vous êtes dans mes pensées.

Jet en vert, t'ai colorié,
Pour suivre longtemps tes eaux,
Et ne pas les oublier.
J'ai en vers écrit des mots,
Pour partager mes idées.

J'ai en versets vu l'espoir,
Dont je pourrai m'inspirer.
J'ai en vertu de pouvoirs,
Dont j'aimerais tant parler,
Pris ma route, en liberté.

CILOU SEE YOU

LE NUMEROTEUR

N.S. tourne et retourne entre ses doigts son nouvel ordre de mission. L'envie de chiffonner brutalement ce dérisoire bout de papier à en-tête qui le commande déboule dans tout son corps, mais non : sa conscience professionnelle, son amour de la hiérarchie, son amour pour le travail bien fait et des choses bien à leur place le freinent comme mollement, comme si tous ces amours n'étaient qu'inertie, et l'empêchaient de commettre ce qu'il considère, à son corps défendant, comme un forfait, comme un délit. Ah ! Pouvoir foutre en boule ce bout de papier et l'enfourer dans la corbeille sous ses comparses et faire comme si on pouvait effacer ce bout de temps... Ah ! Poser les pieds sur le bureau d'un air léger et siffloter en pensant... et bien... à rien, siffloter en pensant tout simplement à rien. Voilà.

Penser à rien ? N.S. s'en sent justement tout simplement incapable tant l'accable sa colère – toute rentrée – contre la nouvelle mission qui vient de lui être assignée. Depuis trente ans que je travaille à Heroes Universal (qui s'est d'abord appelée La Boîte à Pont d'Or, se rappelle-t-il, puis, après la fusion avec Sombr'héros, est devenue, plus prosaïquement, La Fabrique des Héros, juste avant que Heroes Universal nous mette le grappin dessus et nous impose de nous fondre dans leur nom, somme toute moins ringard que le précédent, mais, comment dire, moins... savoureux. Oui, c'est ça : moins savoureux)... depuis trente ans que je travaille à Heroes Universal, donc (cette manie qu'il a de se couper lui-même !), mes conditions de travail n'ont fait que de se dégrader, se lamentent N.S., les héros qui m'ont été confiés sont devenus, à mesure que leurs ordres de mission atterrissaient sur mon bureau, de moins en moins palpitants, de moins en moins valorisants, moins de coffre, moins de super pouvoirs, moins d'actes de bravoure... bref... de moins en moins héroïques, quoi. Quand je repense à mes premiers héros... Là, N.S. s'arrête un instant, sentant les larmes lui picoter le bord des yeux, il interrompt ses paupières pour pouvoir reprendre en main ses émotions, parce que quand même, je ne vais pas me mettre à chialer pour du boulot, non ? Non : malgré tout il sent bien qu'il y a une supercherie là-dedans, qu'on ne s'investit pas toute une vie dans La Fabrique des Héros si c'est pour en arriver là, autant fabriquer des épouvantails, pense-t-il, et ça le fait presque rire au milieu de la morve qui est en train de lui remplir le nez comme si les larmes retenues étaient passées par-là pour pouvoir s'écouler coûte que coûte. Il pense avec ironie à la phrase de Voltaire : « C'est le sort d'un héros que d'être persécuté », et se dit que le grand homme n'a jamais pensé à lui, lui, N.S., ingénieur persécuté chargé de la réalisation des nouveaux héros chez Heroes Universal, multinationale du héros, faiseuse et défaiseuse de mythes universels de plus en plus mités, si vous voulez mon avis, ami Voltaire. Lui, N.S., l'image parfaite de l'antihéros avec son embonpoint et son crâne luisant zébré soigneusement d'une mèche brune rebelle au vent, lui, N.S., poussé malgré lui par le vent de l'air du temps qui veut que les héros nouveaux, loin d'insuffler le courage et la solidarité dans nos poitrines, se portent garants de l'efficacité d'une lessive ou du craquant d'un petit pois pour mieux nous pousser dans les supermarchés. Lui, N.S. chargé de la conception de ces nouveaux héros des temps modernes, est

maintenant chargé de dépiauter sa fierté pour en faire profiter la propagande commerciale, oui, parfaitement : commerciale, ne nous voilons pas les yeux, il s'agit bien de cela, autant le dire, et à voix haute encore, puisque de toute façon maintenant ça y est, je suis en colère, je peux bien cracher contre tout ce système qui m'enserme et me veut prêcheur de petits pois au lieu de pêcheur d'exploits ! Comme autrefois !

...

Un instant, comme irréel, N.S. savoure le vertige d'après la tempête et se concentre sur l'écho des mots en lui – un peu forts tout de même – qu'il vient de prononcer. Sa colère, aussi légitime qu'elle lui paraît encore, s'est évanouie brutalement et ne pèse pas plus lourd qu'un rire d'enfant... Seul son corps se souvient encore du transport qu'il vient de vivre et c'est avec les doigts tremblants qu'il attrape son stylo et une feuille sur laquelle il trace, en titre, les mots suivants : Héros n°195-6 Le Géant Vert.

NABU NABA

SAULE AU MONDE

Je te retrouve enfin, O, mon ami. Chaque fois cela me paraît une éternité mais cependant tu es toujours à la même place, là sur le doux gazon un peu pelé. Et comme toujours, alangui sur l'eau, tu y es réfléchi.

Mais tu pleures ! Tes larmes sèches glissent sur l'onde, délicieusement tranquilles, inconscientes des tourments de la terre, tandis que toi ! Le moindre tremblement te met en émoi, il te parcourt et te fait frémir. Mais moi non plus je ne sens rien, et ne vois que ton frémissement qui me fait frémir à mon tour. Est-ce cela l'empathie ? Pourquoi pleures-tu ? Est-ce l'état de ce monde qui te met dans le tien ? Tu sais pourtant combien j'aime sentir tes caresses sur mon visage, j'aime voir le vent jouer dans ta chevelure, et ta chevelure dans la mienne. J'aime sentir ton corps puissant et rugueux entre mes bras. Quel réconfort, quelle quiétude. Mais tu continues à pleurer silencieusement et je n'arrive pas à t'en dissuader, il est des choses que tu sens et que je ne peux pas présenter, et peut-être vois-tu également des choses que je ne peux prévoir. Qu'y-a-t-il donc ? Réponds-moi, juste une fois. S'il te plaît !

Es-tu muet ou est-ce moi qui suis sourd ? C'est comme à chaque fois, nous sommes si proches et si loins à la fois. C'est moi qui pleure maintenant. Tes larmes glissent sur mes cheveux et viennent se mélanger aux miennes. Je n'ai plus la force de les repousser. Au revoir, mon ami. A la prochaine fois, oui je sais, toujours au même endroit, je t'y retrouverai. Il pleut toujours. Que de larmes aujourd'hui !

ELIANE

GÉANT VERT

Mademoiselle Birry était professeur de latin au lycée Deodat de Severac. Cete matière lui allait bien. Elle semblait venue d'un autre siècle.

Son visage froissé avait la couleur d'archives jaunies par le temps. Ses cheveux courts, raides semblaient s'être arrêtés de pousser depuis longtemps.

Elle sentait la naphthaline.

Petite, elle dissimulait ses rondeurs dans des jupes droites en tweed ou tergal. Sur ses chemisiers blancs boutonnés jusqu'en haut du col, reposait un double menton qui sursautait chaque fois qu'elle élevait la voix. Sa poitrine généreuse donnait du volume à ses corsages qui prenaient alors l'allure de montgolfières. Mademoiselle Birry avait largement dépassé cette limite d'âge qui pour moi, à l'époque, la plaçait dans les gens très âgés...

Je me souviens d'un seul de ses cours.

Elle se mit à parler de son physique...

Ce qu'elle aimait c'était son ombre : ce géant vert qui lui renvoyait

une image d'elle longiligne et mince. Son ombre : sa compagne la plus fidèle, discrète mais omniprésente. Ainsi, Mademoiselle Birry nous confia qu'elle se sentait toujours belle et sortait toujours accompagnée.

BAKELITH

LA MAIN VERTE

Il y a longtemps qu'on ne s'est pas pris la main pour aller se balader dans le parc, s'enfuir au milieu des feux d'artifices de pollens et de feuilles mortes, prendre le chemin parfaitement entretenu entre les cyprès, les bambous et les parterres de fleurs. Les enfants semblent heureux et courent après je ne sais quoi en raflant au passage une branche de saule ou en écrasant un bégonia. Dégâts collatéraux du bonheur. On se pose généralement sur un banc pour entamer une discussion ou pour capter les bribes de conversation des passants.

- [...] Comment a-t-elle osé parler sur ce ton à ma mère ? [...]

- [...] J'ai tout misé sur Gold River, il est à 10 contre un, je prends un risque mais ça fait partie du jeu [...]

- [...] Je me sens serein depuis le départ de Brigitte, même si je me sais encore un peu fragile [...]

On reconstitue les morceaux en fermant les yeux. Je rigole encore de certaines de nos trouvailles, toi aussi pour des raisons différentes. Il y a une sorte de légèreté dans l'air quand tu ne dis rien, un mélange de profondeur et de doutes quand tu parles de ma mère, de Gold River ou de Brigitte. La journée passe vite quand on est dans le parc. Il suffit de se prendre par la main.

CLARRA

FIN DE LUTTE D'UN PETIT PAYSAN

Vous, les industriels, grands patrons et autres goliaths de la distribution, que le fric étouffe sans jamais faire pâlir, je vous vomis mon désespoir comme je vomis ma vie. Broyé sous le poids d'un capitalisme fou. Fini. Finie la lutte contre le géant. Je ne peux plus crier. Les mots ne veulent plus venir. Avec les miens, je tombe et me noie. On ne peut plus m'aider... la hargne et l'orgueil se meurent... je crois que l'homme aussi.



RECOS
REVUE
PHOTOS
NOUVELLES
LITTÉRAIRES
RENCONTRES
WWW.BLETON.COM/ACD

© AMBITION CHOCOLATÉE ET DECONFITURE, LYON, 2003.

dé couvrez les 2 tomes du **GEANT VERT** sur notre site internet.
revue, nouvelles, litté raweb, bé dés, photos et
encore plus de culture gratuite sur www.bleton.com/acd...

prochain thème de la revue litté raire : ONCLE BEN
envoyez vos textes et vos dessins avant le 15 mars 2003
à deconfiture@voila.fr ou à ACD 141 rue sébastien-gryphe 69007 lyon